

Absorbé par la violence de ses sensations, Keller ne remarquait pas que des yeux effarés le regardaient avec épouvante à travers les réseaux de capucines et de convolvulus qui formaient un rideau de verdure à l'une des fenêtres du kiosque. Roch Duhoux, le jardinier de Morsanges, occupé dans l'île depuis le matin, avait vu Gérard débarquer. La curiosité l'avait poussé à savoir le motif qui amenait le secrétaire, qu'on rencontrait rarement de ce côté. Il l'avait surpris à l'instant où il s'arrêtait, la menace à la bouche, l'incendie aux yeux, en face de la jeune fille qui dormait. Roch Duhoux était lâche. Il avait surtout peur de Gérard, qu'il considérait comme un mécréant, comme un sorcier. Il s'esquiva sans bruit et courut prévenir M. de Morsanges de ce qui se passait.

M. de Morsanges ne comprit rien d'abord à ce que Duhoux lui disait. Mais celui-ci répéta si exactement ce qu'il avait entendu que le chevalier eut une soudaine et terrible révélation. Il poussa un rugissement de lion, saisit des armes, et s'élança dans un canot qui toucha l'île en quelques coups d'aviron.

Comme il allait entrer dans le kiosque, il se heurta contre Gérard qui en sortait.

— Ah ! l'infâme ! s'écria le chevalier en se levant sur lui.

Un coup de feu se fit entendre. Une balle mal dirigée siffla dans l'air. Le vieux gentilhomme ajusta un second pistolet chargé. Par un geste rapide, Keller s'en empara.

— Oui ! je suis un infâme, et je me fais horreur ! s'écria-t-il. Mais ta main tremblerait encore, vieillard ; la mienne saura tenir plus ferme l'arme du châtimement !

Il se jeta dans une barque qu'il poussa brusquement au large.

Un second coup de feu retentit.

Gérard Keller tomba dans le lac, où se forma aussitôt une grande tache de sang. Son corps s'engagea sous des herbes longues et ne reparut pas.

Le cœur brisé, M. de Morsanges se pencha sur son enfant qui dormait toujours, mais qui, par une contraction effrayante avait les yeux ouverts, fixes et pleins de larmes.

III

Moins d'une année après ces événements, une nuit, M. de Morsanges s'enferma dans son laboratoire avec une femme depuis longtemps à son service. C'était une mulâtresse qu'il avait achetée à la Guadeloupe au temps où il était armateur. Comme elle faisait preuve d'une certaine vivacité d'intelligence, il l'avait prise en affection et l'avait amenée en France. L'esclave était devenue libre en touchant cette terre de liberté. Mais elle n'avait profité de son indépendance que pour s'attacher davantage à son maître et le servir avec plus de zèle et de dévouement.

Elle se nommait Sylvia. La franchise et la loyauté se peignaient dans sa physionomie ouverte, dans son allure à la fois modeste et ferme. Jeune, elle avait dû être belle, car ses traits expressifs offraient une rare correction et son teint olivâtre se distinguait par une harmonieuse pureté. A quarante ans, elle n'avait pas trop vieilli en apparence, contrairement à la précoce décrépitude des femmes de sa race. On la citait encore pour sa bonne mine et l'élégance de sa démarche souple et nerveuse.

Le chevalier la fit asseoir près de lui.

Le vieux gentilhomme était bien changé. Quelques mois avaient suffi pour creuser son visage, courber sa taille, amortir sa voix, infliger à ses mouvements une sorte de trépidation. Le temps s'était décuplé pour lui. Le doigt de l'infortuné et du désespoir avait précipité l'aiguille de la vitesse sur le cadran de sa vie. Il semblait n'avoir plus dans sa poitrine qu'un souffle près de s'éteindre dans une dernière larme et dans un dernier soupir.

Il y avait longtemps qu'il n'était entré dans son laboratoire. C'était la troisième ou quatrième fois peut-être depuis la mort de Gérard Keller. Non qu'il eût rendu la science

solidaire de l'infamie d'un de ses adeptes et qu'il l'eût associée dans la réprobation dont il accablait le souvenir d'un misérable. Il était trop juste, trop éclairé pour méconnaître que l'étude élève l'âme et moralise le cœur, qu'elle est la grande inspiratrice des nobles pensées et des généreux sentiments. Mais, hélas ! sous le poids de ses lourds ennuis, comment eût-il conservé le goût suprême, l'intrépide curiosité du savant ? Il avait perdu l'énergie du travail. Quelques tentatives faites pour la rappeler en lui avaient complètement échoué. Il n'était revenu cette fois dans son laboratoire que pour assurer plus de solitude et de sécurité au mystérieux entretien qu'il allait avoir avec Sylvia.

— Ai-je été pour toi un bon maître, Sylvia ? lui demanda-t-il. As-tu quelque chose à me reprocher ?

— Non seulement je n'ai rien à vous reprocher, monsieur le chevalier, répondit la mulâtresse avec émotion, mais encore j'ai à vous aimer et à vous bénir pour tout le bien que vous m'avez fait.

— Je n'avais pas besoin d'entendre ces excellentes paroles, mon enfant, pour être convaincu que tu es une créature privilégiée et que ton cœur ressemble à ces terres fertiles où la bonne semence donne toujours de belles moissons. J'ai semé dans ta vie quelques procédés généreux : tu me les rends au centuple par la libéralité de ta reconnaissance. Merci, Sylvia. Aujourd'hui je viens t'offrir l'occasion de me rendre un signalé service : je suis sûr que tu n'hésiteras pas à la saisir.

— Parlez, maître. Je suis prête à faire votre volonté.

— J'ai eu confiance en ta discrétion, Sylvia. Il faut maintenant, noble femme, que tu consacres ton existence à réaliser le projet que j'ai conçu ou plutôt à exécuter l'arrêt que ma conscience a prononcé.

— Puisque cet arrêt émane de vous, il doit être équitable et modéré. Vous avez bien fait de compter sur moi pour son exécution.

— Voici ce dont il s'agit, reprit M. de Morsanges avec effort. J'ai décidé, irrévocablement décidé que le pauvre être né cette nuit serait emmené loin de la France. Il ne saura jamais qui lui a donné le jour. Il grandira dans la pensée qu'il est un enfant recueilli par ta pitié.

— C'est bien, maître ; vous serez obéi.

— Tu partiras cette nuit même. Tout est prévu, tout est prêt. Une voiture attend dans la cour. Roch Duhoux te conduira à Nantes. Là tu t'embarqueras sur le brick le *Goëland*, en partance pour la Guadeloupe. Tu établiras ta résidence en ce pays ; tu y vivras dans la liberté et le bien-être, occupée exclusivement du soin d'élever ton enfant d'adoption.

— J'étais heureuse à Morsanges, dit Sylvia dont les yeux se mouillaient. J'espérais y passer le reste de mes jours. Puisqu'il n'en peut être ainsi, je vous remercie, maître de me renvoyer à ma terre natale.

— C'est à regret que je t'éloigne, bonne Sylvia. Mais ton départ est indispensable. Résignons-nous.

Le vieux gentilhomme prit sur une table un portefeuille et une ceinture de voyage qu'il tendit à la mulâtresse.

— J'ai mis dans ce portefeuille, reprit-il, un acte de libération en bonne forme. Ton indépendance est donc inattaquable sous le ciel de l'esclavage. En outre, ton existence est assurée, car je te donne cinquante mille livres en bons royaux produisant un revenu qui, là-bas, sera presque une fortune pour toi, et, pour lui ! Dans la ceinture que voici, ajouta-t-il après une pause nécessaire par l'oppression de sa voix, il y a deux cents pièces d'or destinées à l'achat d'une case pour te loger. Choisis-la entourée d'un jardin, sous l'ombrage des palmiers, au bord d'un ruisseau murmurant, afin que la vie s'y développe avec force, avec éclat. Que ton intelligence et ta sollicitude fassent du bonheur au proscrit ! Car je veux être rigide, Sylvia, mais non cruel.

— Je serai la mère de l'orphelin, répondit la mulâtresse avec une touchante solennité.

M. de Morsanges étreignit les mains de Sylvia. Il lui adressa encore quelques recommandations empreintes d'une